

L'ARBRE PROTECTEUR ET L'OEIL DE GAAT

Ce dont nous voulons causer avec vous aujourd'hui, se passait dans un pays qu'on appelle Gaat.

Gaat pour ceux qui ne le connaissent pas bien, se situe aux environs de Bambey dans l'arrondissement de Ngoy.

Ce que nous avons l'intention de vous raconter concernant l'histoire se passait il y a longtemps. Qu'est-ce qui s'était passé ?

Prenons connaissance de ce que nous laisse nos grands parents.

On dit que lors de l'installation, celui qui avait dirigé la population s'appelle Kaat Saar.

D'ailleurs certains disent que le nom du pays vient de cet homme Kaat Saar.

Mais tel n'est pas l'objet de notre causerie, passons à ce dont nous avons besoin.

Ils y habitèrent durant longtemps.

Mais dans tout cela il y avait un arbre qui y avait poussé, ceux du pays pensaient que c'était un arbre comme les autres arbres, jusqu'au jour où vers le milieu de la journée des étrangers apparurent.

Ces étrangers étaient des cavaliers, c'est-à-dire ils étaient à cheval. Ils vinrent au pied de l'arbre à palabre, il était un grand baobab, ils dirent bonjour. A leur salutation les gens qu'ils y avaient trouvés leur répondirent. Ils les accueillent. Ils leur demandent l'objet de leur visite et d'où ils venaient.

Ils leur firent savoir que d'où ils venaient ne les regardait pas et n'a aucune importance pour eux. Ce qui est important c'est que vous rassemblez tout le village pour qu'on vous fasse savoir notre objectif.

Après cela on battit le tambour du rassemblement. Au son du tam-tam tout le village s'étonna, l'inquiétude fut générale car à cet endroit chaque fois qu'on y battait le tam-tam, on savait qu'il y avait un événement ou bien il n'y avait plus de paix.

A cela, tout le monde s'empressa de quitter sa maison, tous ceux qui devaient être présents se présentèrent, saluèrent les étrangers et se mirent à les observer. Ils se mirent à les observer parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils vont dire, ils ne les ont jamais vus, ils ne les connaissaient pas et aussi ignoraient leur origine. Ils viennent donc tous se présenter. Celui qu'ils y avaient trouvé leur dit alors :

- Vous habitants du pays, vous du pays, ces étrangers viennent d'arriver et ils disent qu'ils veulent vous parler. Ces étrangers ont dit que vous soyez tous présents. Comme vous êtes tous là nous leur demandons quel est le motif de leur déplacement.

A partir de ce moment celui qui semblait être leur chef descendit de cheval, se mit au milieu d'eux, en face de certains. Il leur dit :

- vous du pays, nous qui sommes venus ici aujourd'hui, nous sommes des envoyés, et d'où nous venons parce que nous ne vous le diront pas. Ce que nous voulons c'est la richesse que vous possédez que vous nous la donnez et qu'on l'amène.

C'est-à-dire qu'ils donnent ce qu'on appelle "l'impôt". Tous se regardèrent et dirent :

- Ah ! donner l'impôt que vous savez, on ne connaît pas celui qui le demande. Et ceux qui viennent le chercher vous ne les connaissez pas. De surcroît nous n'avons rien, alors comment allons nous faire ?

Tous se regardèrent, très étonnés

Le chef du village dit alors :

- Nous au moins, si on savait celui qui vous a envoyé, on saurait comment faire avec vous, on aurait une explication à vous donner. Mais on ne le connaît pas, on ne vous connaît pas. En plus nous n'avons rien à vous donner.

Elle prit l'oreille qu'elle avait arrachée et la mit dans un noeud du pagne qui lui servait à porter son enfant. Puis elle ceignit les reins de l'enfant avec le tout. C'est cet enfant même qui s'appelait Mbayame SENE. On l'amena jusqu'à la place de Yenne. L'enfant pleurait en errant, pleurait, alors que l'heure de la prière du soir approchait. Les gens sortirent et virent qu'elle était tachée de sang. Le tout Yenne fit battre le tambour (on faisait battre le tambour alors) pour appeler la population. On disait :

- Levez-vous ! Il se passe quelque chose ici, il se passe quelque chose ici. A ceux qui s'enquirent de l'évènement, il fut répondu :

- En fait, Ngogne DIOUF n'est pas rentrée et voici son enfant maculée de sang, portant, attachée à un pagne, une oreille coupée. L'aurait-on donc tuée, pour ensuite lui couper une oreille ?

Mais quand ils allèrent à sa recherche, ils cherchèrent en vain. Ils poursuivirent leurs recherches, jusqu'à aboutir à Lambaye. Une fois là-bas ils informèrent le roi en ces termes :

- O toi ! De tous ceux qui étaient partis d'ici - disons la vérité de Dieu et du Prophète - seule l'enfant est rentrée, avec autour des reins un pagne contenant une oreille coupée. Mais on n'a pas vu sa mère.

Il répondit :

- J'avais fait escorter sa mère.

Sur ces entrefaits, arriva sa grande soeur qui dit :

- Je lui avais proposé de changer de chemin mais elle avait refusé et décidé aussi d'accompagner les esclaves. Dieu l'a voulu ainsi car si on avait été ensemble, ça ne se serait peut-être pas passé comme cela.

Les gens se joignirent à elle dans la battue. Le roi de Lambaye leur envoya d'autres esclaves et ils cherchèrent, cherchèrent, jusqu'à trouver les coupables qui se reposaient dans une grotte. Ils étaient très malades, très fatigués et devaient avoir duré là-bas car un mois de recherche s'était écoulé.

Quand on les trouva donc, on leur demanda :

- Au fait, vous avez tué et enterré celle-là ou quoi ?

Ils dirent qu'elle s'était tuée. On leur dit :

- Nous ne pouvons pas croire à ça car elle n'a ni sagaie, ni poignard.

Les esclaves répliquèrent :

- Nous croyons sérieusement que celle à qui nous avons été confiés était une génie, car elle nous a tous blessés. A vrai dire, il y en a un qui est là-bas, disant qu'il préfère la mort à la vie. Alors qu'on allait être exterminés, on a reculé pour l'observer à distance. D'un coup sec, elle a arraché la grappe d'amulettes qu'elle portait à la tête, l'a jetée et a dit :

- Moi, on ne me tue pas. Si mort il doit y avoir, elle viendra de moi-même qui meurs. Mais jamais un homme ne me dominera pour me tuer. En fait, je suis finie. Les esprits m'ont annoncé qu'aujourd'hui est le terme de ma vie. Et c'est après avoir enlevé les amulettes qui sont sur ma tête que je vais mourir. Mais tant que je les ai, je ne mourrai jamais. Quelle que soit la violence du combat, je vous battraï. Seulement, vu que maintenant j'en suis arrivée là, je dois ôter les amulettes et mourir.

C'est à ce moment qu'elle a arraché les amulettes, les a jetées et, dans un bruit sourd, est tombée par terre, morte. Nous la hissâmes sur un arbre très touffu, de l'espèce des "daubalé".

Ris, vint la saison des pluies. Les gens attendirent, attendirent, en vain. Très inquiets, ils firent tout ce qui était susceptible d'attirer la pluie, tout à l'angoisse de la recherche d'une solution. Ils décidèrent d'interroger un esprit qui leur prédit :

- La femme qui a été tuée et cachée dans l'arbre-là, garde l'eau entre ses dents. Tant que cette femme ne touche pas terre, l'eau ne tombera pas sur le sol. Quand les esclaves furent trouvés, ils montrèrent où ils avaient caché la femme. On fit descendre le corps de Ngogne et sa mère dit :

- Je vais vérifier si le sang de ma fille est pur. Elle est si raide, comme congelée ! Et dire qu'elle est morte depuis les premiers moments de sa disparition ! Une fois le corps descendu, on le décapita à l'aide d'un couteau. On dit :

- Le corps est à Lambaye et la tête est "là où n'entre pas d'étrangers" à Yenne-sur-mer.